

A decorative border of roses and ribbons surrounds the text. The roses are in various stages of bloom, and the ribbons are tied in bows and loops, creating a classic, elegant frame.

JACQUES VIER

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

XVIII^e siècle

tome I

ARMAND COLIN

Histoire
de la
Littérature française

XVIII^e siècle

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Histoire de la Littérature française, XVI^e-XVII^e siècles.
Préface de René Pintard.

Histoire de la Littérature française, XVIII^e siècle,
tome II (*en préparation*).

Histoire de la Littérature française, XIX^e siècle
(*en préparation*).

La Comtesse d'Agoult et son temps, avec des documents inédits, tomes I à VI.

La Comtesse d'Agoult et François Ponsard, d'après une correspondance inédite.

JACQUES VIER

Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes

Histoire
de la
Littérature française

XVIII^e siècle

TOME PREMIER

L'armature intellectuelle et morale

ARMAND COLIN

103, boulevard Saint-Michel, PARIS-V^e

© 1965, Librairie Armand Colin.

此为试读, 需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Avertissement

Personne ne s'étonnera, pensons-nous, de l'intervalle de cinq ans et demi qui sépare la publication du premier volume de notre Histoire de la Littérature française (XVI^e-XVII^e siècles), de celle du second, consacré au XVIII^e siècle. Et encore ce second volume doit-il comprendre deux tomes. Nous avons pris, en effet, non sans mûres réflexions ni maints essais de plans, la décision de consacrer une étude d'ensemble aux grands maîtres du chœur philosophique, et de dérouler dans la vaste fresque qui suivra l'évolution des genres. Nous entendons d'avance les objections : ces grands maîtres ont pu pratiquer chacun plusieurs genres et Voltaire, par exemple, les a tous illustrés. Comment peut-on séparer l'auteur de premier rang, dans un art donné, de ses contemporains moins glorieux, mais qui ont pu éclairer sa route ou utiliser ses découvertes ?

N'est-ce pas un procédé factice et commode, sous prétexte d'unité, pour esquiver le risque majeur mais séduisant de tout exposé d'histoire littéraire, à savoir la fidélité au cours tantôt ralenti, tantôt précipité des générations, leurs fluctuations, leurs retours, leurs progrès ? A cela nous répondrons :

Les grands écrivains du XVIII^e siècle ont été des doctrinaires et des réformateurs et ont voulu s'imposer comme tels. Ils ont eu l'esprit d'encyclopédie et de synthèse ; ils ont cru, forts de leur génie, de leurs relations, de leur influence, qu'ils avaient à remplir une mission magistrale ; même s'ils ont suivi des modes, ils ont donné le ton ; ils ont constitué un patriciat intellectuel et un pouvoir spirituel, qui a entendu se juxtaposer puis se substituer à celui de l'Église ; en un siècle d'expansion, de rayonnement et d'union des lettres, des arts et des sciences, ils ont voulu mobiliser et diriger les esprits au service des lumières. Peu importe que Voltaire n'aimât point Montesquieu et fût à Jean-Jacques Rousseau une guerre acharnée, ou que Diderot ne fût point d'accord avec Buffon. Ils concentrent les clartés,

ils découvrent ou colonisent des terres inconnues, ils illuminent le juste, ils confondent le pécheur. C'est dans leur puissance irradiante qu'il convient de les surprendre, c'est au cœur même de leur foyer qu'il s'agit de pénétrer. L'histoire des idées, c'est d'abord l'histoire des hommes, et l'histoire des hommes, c'est celle des chefs, même si les chefs suivent.

Siècle doctrinal, siècle doctrinaire, siècle sacerdotal, en vertu de l'ironique boomerang de son anticléricalisme, et qui doit être d'abord jugé sur ses pontifes, tel est celui dont nous entreprenons l'histoire. Les amis et les ennemis des philosophes usaient de la même tactique ; ils ne stationnaient pas dans le narthex mais marchaient droit au sanctuaire et aux officiants. Et que l'on ne proteste pas que le plus élevé en grade peut, comme il arrive dans les sociétés secrètes, se confondre avec le plus obscur. Un historien littéraire juge sur des livres et a pour premier devoir, puisqu'il s'agit de la cohésion, de l'éclat et du retentissement des idées, de distinguer d'abord ceux qui, par la supériorité de leur génie, portent ces idées à l'incandescence.

On ne gagne rien à éparpiller les grands écrivains sous prétexte de leur évolution possible. Gustave Lanson, qui consacre un chapitre plénier à Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Buffon, a cru devoir distinguer dans Voltaire la jeunesse et la vieillesse à quatre chapitres de distance. Partage séduisant mais qui oblige à prolonger au delà de la soixantaine la première division. Ces prodigieux athlètes se battent sur tous les fronts, soit. Mais si l'on parvient, dans le chapitre global qui concerne chacun d'eux, à la source de la vitalité, leur présence ne saurait se faire oublier dans l'étude des genres qu'ils n'ont pas été les seuls à illustrer. Quant au tome II, nous y parlerons des Transformations du roman, des Innovations dramatiques, du Laboratoire poétique, quelques lignes de rappel chronologique et discursif suffiront pour la sauvegarde du rang déjà reconnu de Voltaire, Diderot, Jean-Jacques Rousseau. Le gros chapitre de la Critique, dont le centre demeure bien entendu l'Encyclopédie, aura tôt fait de rassembler les lignes de force proposées dans l'ensemble du tome I, s'il est entendu que les lumières, dont un Pierre Bayle oriente le faisceau, découvrent d'abord ce que l'on nomme les lacunes, les faiblesses, les omissions, les ridicules, les impostures du passé. L'un des chapitres du tome II auquel nous tenons le plus, la Littérature religieuse, nous n'avons pu l'écrire qu'après avoir établi la

AVERTISSEMENT

doctrine antieclésiastique et, en somme, antichrétienne de ceux dont le talent multipliait la puissance de vulgarisation. Bien loin de substituer un ordre académique au flot impétueux de la vie, nous prétendons, dans ce premier tome, imprimer un élan, développer un essor, définir un rythme qui s'efforce à restituer l'histoire selon ses différentes perspectives.

Enfin un lien commun unit ces cinq écrivains et eux seuls : l'universalité. C'est à ce titre que Marivaux, Beaumarchais ou Bernardin de Saint-Pierre s'en trouvent exclus. Et si l'on nous rétorque que le XVIII^e siècle abonde justement en esprits universels, nous nous bornerons à répondre : Court de Gebelin, Saint-Martin, Condillac, savaient-ils écrire ? André Chénier eût fait le sixième ; encore fallait-il le laisser vivre.

Terminons en reprenant notre espoir du début ; si tant de grandes thèses de doctorat ou d'études d'ensemble ont vu le jour sur le XVIII^e siècle, sans oublier les éditions critiques (parfois monumentales) d'œuvres illustres ou caractéristiques, le public, qui a déjà fait un si bienveillant accueil à notre XVI^e et à notre XVII^e siècles, et qui comprend que l'une des principales vertus de l'historien littéraire s'affirme dans une bibliographie exacte et assimilée, ne saurait s'étonner du délai de l'actuelle publication.

M. René PINTARD, professeur à la Sorbonne, à qui nous étions déjà tant redevable pour le tome I de notre ouvrage, a bien voulu lire en manuscrit quelques chapitres de ce tome II. M. Albert MARÉCHAL, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Rennes, a accepté de revoir les épreuves. Nous sommes heureux de leur exprimer notre très vive gratitude.

Livre premier

BRUMES D'AUORE

CHAPITRE I

Le XVIII^e siècle. Vue générale

Le XVIII^e siècle débute dans une crise de conscience, il mûrit sur un champ de bataille, il s'achève dans une révolution. Même quand elle ne se bat pas, la littérature a toujours l'air de camper ou de faire l'exercice. C'est la belle époque de la pensée enrôlée et qui ne se manifeste que pour susciter de nouvelles recrues.

Au XVII^e siècle, on écrivait pour le divertissement d'un public choisi ; au XVIII^e, le livre, même badin, recrute des prosélytes. Rien de plus libre, de plus capricieux même, sous la férule du législateur du Parnasse, que la république des lettres ; malheur à ceux, qui, quelques lustres plus tard, n'affluent pas dans la seule allée où il soit de bon ton d'être aperçu : celle des Philosophes. A l'époque, Molière, le maître à penser, tout en conservant la plus haute opinion de sa science acceptait de donner des leçons d'orthographe et, quand il s'avisait de revendiquer l'excellence de sa discipline, faisait contre lui l'union de tous les arts¹.

Au XVIII^e siècle, ce pittoresque hurluberlu, gonflé de syllogismes, est devenu l'arbitre des salons et collabore à l'*Encyclopédie*. Qu'a-t-il fallu pour décrasser le cuistre et le transformer en une puissance sociale ? Éveiller d'abord en lui un esprit offensif, et, sous couleur d'émanciper son cerveau, le faire changer d'Église. Ce recrutement s'opéra de 1689 à 1732, première étape du XVIII^e siècle, celle que Paul Hazard a si justement appelée la « crise de conscience européenne » parce qu'elle pose le pathétique problème de la vocation de l'écrivain

1. *Le Bourgeois Gentilhomme*.

Les libertins contre lesquels argumentait Pascal et qui, sous le règne de Louis XIV, n'avaient pas cessé de constituer une réserve d'incroyance, prétendaient à un rôle plus étendu que celui de « philosophes de petits soupers » dans lequel on les confinait d'ordinaire. On les vit avec Saint-Evremond confortablement installés dans l'exil et dans l'incrédulité, se transformer en doctrinaires de la raison abstraite; la lecture de Spinoza les y aida et surtout de Shaftesbury et de Locke, traduits et vulgarisés par les réfugiés protestants qui n'avaient pas de meilleure façon de témoigner leur gratitude aux pays qui les accueillaient. La Hollande et surtout l'Angleterre devenaient les foyers de la civilisation libérale, tandis qu'on faisait honte à la France de son absolutisme royal et de son fanatisme religieux. Ainsi commença de s'élaborer hors de France, et contre elle, une doctrine révolutionnaire à laquelle les grands écrivains du siècle suivant devaient venir confronter leurs rancunes ou leurs espérances. Voltaire, Montesquieu, Buffon effectuèrent, dans des conditions diverses, le voyage d'Angleterre, dont la capitale devient comme la patrie d'adoption de l'intelligence émancipée.

Ce divorce entre l'esprit et le sol éclate surtout dans les *Lettres philosophiques*¹. Les coups de bâton du chevalier de Rohan, Voltaire devait les rendre avec usure à ses compatriotes et aux institutions qui les régissaient. Contre Descartes rejeté, ou peu s'en faut, dans les ténèbres de la métaphysique médiévale, Newton et Locke inaugurent l'âge positif de la science et de la philosophie; le sensualisme bénéficie de la même chaleur d'adhésion et de la même reconnaissance d'infailibilité que l'attraction universelle. Seul, Racine, dans le domaine assez restreint de l'art tragique, garde, contre Shakespeare, le privilège du goût.

A lire un ouvrage moins passionné et que n'inspirait pas, à coup sûr, l'amour-propre en quête de vengeance, tel que *L'Esprit des Lois*, on ne pouvait s'empêcher de découvrir dans la plupart des chapitres la conviction que la France, contrairement à l'Angleterre, n'avait pas encore atteint l'âge de raison politique; et de Buffon enfin, on apprenait que la méthode expérimentale portait, elle aussi, l'estampille britannique comme celle de son pays d'origine. Il y avait là un troublant accord de grands esprits à proclamer la minorité

intellectuelle et politique de leur patrie, ainsi que les bienfaits de la tutelle. On sait jusqu'à quelles stupéfiantes affirmations la conscience d'une pareille infériorité a pu, par exemple, entraîner Chamfort.

De la même façon, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*¹, qui tournait en grande partie au panégyrique de Bacon, comme la table d'hôte où Frédéric II et la Grande Catherine régalaient à grands fracas les transfuges de l'esprit français, étaient de nature à entretenir l'opinion française dans le même état de reconnaissante humilité. Vint un moment où l'intelligence se mesura à la répudiation plus ou moins solennelle des traditions politiques et religieuses d'un pays notoirement arriéré. A la timidité intellectuelle de Louis XV, à l'abandon de toute politique de mécénat, aux tracasseries de la censure, l'élite répondit en constituant un État dans l'État, qui, fort de ses puissantes alliances extérieures, chercha et trouva des complicités dans les rangs ennemis et finit, après avoir gagné de haute lutte la bataille de l'*Encyclopédie*, par obtenir la reconnaissance d'une place de sûreté, l'Académie française, dont elle s'empressa de faire un bastion de propagande. On sait de quoi était fait cet esprit nouveau ; qu'il s'agisse de science, croyances, morale, métaphysique, organisation politique et sociale, dans tous les domaines le principe de la raison avait été substitué à celui de la tradition et de l'autorité.

Déjà maîtres de la plupart des académies de province, sociétés de pensée, salons littéraires, etc., les philosophes purent donner à leur souveraineté intellectuelle des limites géographiques précises et, comme jadis le Saint-Siège, extérioriser leur primauté spirituelle en obtenant la reconnaissance d'une suzeraineté temporelle. Voltaire avait joué au souverain de principauté (1755-1778) ; à son dernier voyage en France (1778), Paris l'acclama comme son monarque et Louis XVI dut dévorer l'affront de cette usurpation. La cité idéale qu'avaient inventée les philosophes et où ils s'élevaient quand la magie de certains mots leur avait communiqué une légèreté aérienne, s'incarnait aux dimensions de la cité terrestre ; mais la coïncidence n'alla pas toute seule, il fallut y employer la force, c'est-à-dire faire une révolution. Le XVIII^e siècle tient tout d'abord dans cet extraordinaire effort

de l'intelligence pour fabriquer, sur des modèles étrangers, un lit de Procuste où l'on pût étendre la France, quitte à l'écarteler; mais elle résista un peu mieux que sa couchette qu'il fallut, de temps en temps, rafistoler.

Ainsi le XVIII^e siècle aurait pu se noyer dans l'abstrait (et, à vrai dire, certains, parmi les plus médiocres de ses représentants, n'y manquèrent pas), mais la colonisation du Monde les en préserva. La grandeur de cette époque tient, si l'on veut, dans le défrichage et dans le peuplement. Il plaisait à Pascal de se laisser épouvanter par les espaces infinis et de tirer de sa solitude entre l'infiniment grand et l'infiniment petit des thèmes de méditations propres à appâter le libertin désemparé; Descartes, précurseur de Vaucanson, gouvernait avec un tour de clef toute la faune du globe devenue le jouet mécanique du penseur; l'historien ne regardait pas au delà de l'Europe, et l'auteur tragique, quand il abandonnait son antiquité de carton-pâte, concevait sur le modèle de Versailles les cours balkaniques où il situait ses monologues et ses songes. Dès le début du siècle, l'Orient, cru désert sur la foi de Racine, avait délégué à Paris où venait de paraître la traduction des *Mille et une Nuits*¹ quelques-uns de ses plus pittoresques représentants. Persans, Péruviens, Turcs, Siamois déferlèrent dans la capitale, encore mal débarbouillés de leur caractère mythique à mi-chemin entre l'existence et la fiction, mais enfin conçus comme des hommes possibles. La liaison entre les hémisphères cessant d'être uniquement commerciale correspond enfin à une exigence de l'esprit; la littérature de ce temps est essentiellement exploratrice; dans le bariolage des races et des civilisations, dans la perpétuelle confrontation des cinq parties du monde, on apprend à ne plus restreindre à un point de vue strictement théologique la notion d'humanité. *L'Essai sur les mœurs*² par rapport au *Discours sur l'Histoire universelle*, représente un fameux essai de sécularisation, mais aussi, à des degrés divers, *L'Esprit des Lois* et *l'Histoire naturelle*.

L'Esprit des Lois (1748) entendait pratiquer l'étude du droit avec les méthodes des sciences de la nature, rechercher et accumuler les faits, puis s'élever à la découverte du principe qui explique chaque phénomène. Saisissant raccourci de l'histoire universelle envisagée dans l'enfantement labo-

1. 1704.

2. 1756.

rieux de ses institutions, non pas reçues d'en haut mais élaborées au contact des dures réalités du sol et du climat. Buffon, dans ses *Époques de la nature* (1778), ne procédait pas autrement en décrivant l'apparition progressive de la vie sur la terre vierge ; plus il reculait la date de naissance de la planète, plus il faisait entrevoir le prodigieux travail d'évolution attesté aujourd'hui par de rares vestiges. Ainsi ces modes d'existence puissants et informes faisaient mieux comprendre le tableau attrayant des êtres organisés¹ et l'aveugle mécanisme cartésien capitulait devant la hiérarchie de la société animale. Réaumur, en créant l'insectologie, avait à son tour contribué à peupler l'univers et à révéler le fourmillement de la vie ; Lavoisier de son côté transposa, dans la chimie, le dynamisme newtonien.

La vie sous toutes ses formes, la Cybèle nourrice de monstres mais aussi de civilisés, faisait enfin irruption dans une littérature où Lucrèce régnait à un tel point qu'un cardinal écrivit en vers latins pour le réfuter² ; mais si Voltaire, Montesquieu, Buffon conservaient assez de sens critique pour modérer leurs ivresses, toutes cérébrales d'ailleurs, qui put jamais espérer arrêter Diderot et Jean-Jacques Rousseau sur le chemin des orgies sentimentales où les mena leur amour de la nature ? Chez *Le Neveu de Rameau* (1762), le cynisme se confond avec la vitalité et les sautes d'humeur, les professions de foi scandaleuses ou édifiantes se succèdent en moins de temps qu'il n'en faut au rassemblement de nuées d'orage. Tout entière aux fenêtres, la société s'amuse de l'énergumène, qui a le courage de parler comme il sent et qui rejette toute cuirasse conformiste ; il représente, très sensiblement grossi, l'homme du XVIII^e siècle, comme Pantagruel celui du XVI^e ; Micromégas n'est que cerveau et science, Candide un ironique dessin animé, tandis que le Neveu boit la vie et la fait ruisseler comme une éponge. Il fallait, pour mener à bien l'*Encyclopédie*, la collaboration de ce joyeux compère que Diderot portait en lui ainsi qu'une foule d'autres. Batteur d'estrade aussi, ambitieux de s'épanouir, Figaro, enfant du hasard sur lequel n'a pu mordre aucune éducation de classe et qui, sans patrie, sans parents, n'a rien en lui qui corrige ou canalise les aspirations de la nature.

Mais il est temps d'en venir à Jean-Jacques Rousseau.

1. *Histoire naturelle*, 1749.

2. *L'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac.

L'état de nature dans lequel Dieu créa l'homme, voilà l'objet de ses désirs. Or, selon le christianisme, ce premier état se trouve, depuis la faute originelle, à jamais aboli, et, depuis la Rédemption, à jamais remplacé par l'état de grâce sur la terre, par l'état de gloire dans le ciel. Ainsi Rousseau se dresse contre la religion positive, mais il s'oppose en même temps au concept de civilisation tel que l'entendaient les Philosophes. La révélation de Jean-Jacques consiste essentiellement dans la récupération du Paradis perdu, c'est-à-dire dans la restitution intégrale des puissances de l'individu accordées aux lois éternelles de la nature. Vient un moment où Rousseau se sent apte à tirer de soi une société, une civilisation, une morale, un gouvernement, une religion, ce qui revient à affirmer son identité profonde avec la nature qu'il assume sous tous ces modes à la manière d'un Messie des temps nouveaux.

L'*homo faber*, si cher aux Encyclopédistes, réalise ici son chef-d'œuvre en engendrant son Dieu. Cette genèse enseignée tout au long de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* ne fut pas du goût de tout le monde. Les Philosophes comprirent que ce prêtre interdit dégradait en mauvaise mystique leurs tentatives d'émancipation intellectuelle ; eux aussi pensaient retrouver le paradis perdu, mais seulement au terme de longs efforts et de vastes pensées ; après la réforme des mœurs, disait Montesquieu, des erreurs et des préjugés, précisaient les Encyclopédistes ; et voici que Rousseau, beaucoup plus pressé, enseignait qu'on entraît tout de suite dans le royaume de Dieu si l'on établissait la souveraineté du peuple et si l'on réalisait l'égalité politique ; ils flairèrent une confusion dangereuse du spirituel et du temporel et ne voulurent pas d'une déification collective. Pour accomplir sa destinée, le promeneur solitaire devait être persécuté ; on le débuisqua de ses retraites champêtres, on interrompit ses tête-à-tête avec l'Être suprême ; mais sa première sépulture dans l'îlot d'Ermenonville, devenu aussitôt un lieu de pèlerinage, permit à ses adorateurs de prier leur idole confondue avec les arbres, le gazon, l'eau et le ciel.

La surexcitation de l'intelligence et l'exubérance du sentiment se révélèrent incapables au XVIII^e siècle de créer une poésie, l'œuvre d'André Chénier étant, pour des raisons que l'on sait de reste, demeurée fragmentaire. Jamais cependant il n'y eut tant de poètes décidés à étendre le plus possible

les frontières de leur royaume ; le vers empiéta sur la prose, il déborda des genres consacrés pour devenir la langue courante de la dissertation philosophique, de la critique littéraire ou de l'entretien galant ; l'exemple du XVIII^e siècle démontre vigoureusement qu'il ne saurait exister de poésie sans une frange de mystère et que les grâces de la conversation, le sel du paradoxe assassinent l'inspiration. On eut beau tâter de l'imitation et se passionner pour Shakespeare, Young, Gessner, Ossian, le vin était trop nouveau et les outres trop vieilles. Il fallait tout réinventer à la façon de la Pléiade ; les aspirations fondamentales du siècle fournissaient des sujets neufs, les lieux antiques où soufflait l'esprit, mieux connus dans leurs horizons, leur topographie, leurs monuments, leurs monnaies, se dessinaient avec un relief qui les rajeunissait et les restituait à une imitation elle-même débarassée de la crasse du collège ; l'Amérique émergeait à l'existence littéraire et André Chénier avait déjà mis sur pied une nouvelle expédition d'Argonautes. Pourquoi fallut-il que des deux frères survécût celui qui n'avait exactement rien à dire et disparût le jeune athlète du ciseau au moment où le marbre de Paros, enfin dégrossi, laissait entrevoir le profil d'une Poésie qui eût couronné et idéalisé le siècle ? Celui-ci en demeura décapité. Il suffit d'imaginer ce qu'eût perdu le XIX^e à la mort prématurée de Victor Hugo, de Baudelaire et de Verlaine. Car, si grands qu'ils soient, et même si poètes qu'ils soient, les prosateurs n'ont pas mission de concentrer leur temps en un irremplaçable élixir. Ils décrivent, expliquent, raisonnent, mais ils n'ont pas le gouvernement du creuset où, seul, l'alchimiste recueille l'or. Du moins, le XVIII^e siècle restait-il, en prose et même en vers, l'époque de profonds théoriciens de la poésie.

Il en résulte que, malgré sa prodigieuse activité, sa curiosité universelle, ses destructions et ses conquêtes, et sans doute à cause d'elles, le XVIII^e siècle suscite chez tout esprit non prévenu plus d'étonnement que d'admiration ; à très peu d'exceptions près, ses grands hommes sont demeurés des partisans et le génie de la controverse leur a fait perdre la sérénité. Malgré de puissantes synthèses et faute d'incontestables chefs-d'œuvre poétiques, on dirait que le poids lui manque. On s'essoufflerait à compter les motifs, parfois frivoles, de ses engouements. Car cet âge d'or de l'esprit critique et de l'esprit tout court vit se succéder les psychoses